

Cette idée traverse la philosophie, la psychologie, la littérature et l'anthropologie. "Ça spectre", dit Derrida : les "fantômes" sont partout. On peut être hanté par sa propre enfance, par des secrets de famille, par des deuils à faire, refaire ou parfaire. Et si la mort pouvait ouvrir sur autre chose que le néant ? Venez réfléchir, échanger et questionner ce sujet passionnant avec philosophie.

I. INTRODUCTION

Aujourd'hui est le premier atelier philo Eneo de cette année scolaire. Je profite de l'engouement généré par cet événement – nous affichons en effet « complet » ! – pour vous remercier pour votre accueil. Mais j'en profite également, au vu des nouveaux visages et de cette réflexion à nouveaux frais qui s'entame aujourd'hui, pour procéder à un petit rappel quant au jeu et enjeux de l'atelier de philosophie – du moins tel que je le conçois en ces murs. Ce rappel me paraît d'autant plus important que la thématique qui nous occupe aujourd'hui est délicate, au carrefour de nombreuses disciplines et de nombreux affects. J'en viens donc au fait : comme je vous l'avais dit l'année scolaire passée, la philosophie n'est pas ici qu'une théorie. Bien sûr, il y a des auteurs, des textes, des arguments plus ou moins ardu. Bien sûr, il y a toute une tradition de concepts, de courants et de thèses. Nous aurons ensemble, au gré des diverses thématiques, l'occasion d'en aborder toute une série. Mais la philosophie est, à l'origine et telle que je vous la repropose aujourd'hui, une pratique, un exercice, un mode de pensée et d'agir à vocation transformatrice. Il y a les idées, et ce qu'on en fait, comment elles germent, comment elles nous modifient, nous mobilisent, nous (ré)confortent ou non déstabilisent. Il ne suffit pas de penser, et même : penser ne se fait pas sur commande. Penser vraiment, réfléchir vraiment, cela s'impose à nous, ça vient de l'extérieur, d'un choc, d'une rencontre, d'une étincelle qui nous titille. Un bon prof saura générer ça sur ses élèves : qu'ils se posent vraiment pour penser, qu'ils s'adressent vraiment les questionnements évoqués. Ici, nous ne sommes pas en classe et, bien que j'essaie à ma manière de vous partager des petits pans d'histoire de la philosophie et des idées, c'est de vous – et de nous comme collectif – qu'il conviendra de partir, et auquel il faudra revenir sans cesse si on ne veut pas perdre cette dimension pratique de la philosophie. J'y tiens, car je viens de l'Université, là où le périmètre de la philosophie s'arrête le plus souvent : et c'est contre une vision trop exclusivement académique, théorique et élitiste que je m'inscris aujourd'hui. Je ne suis donc pas là pour « conférer », pas plus que je ne suis là pour mettre tout le monde d'accord (en philosophie, le désaccord est une réjouissance) ou vous rendre par je ne sais quel miracle plus heureux en sortant de cette salle. L'idée est plutôt de voir l'effet que ça fait de penser, individuellement et collectivement ; de prendre le temps – quelques heures néanmoins – pour se coltiner un problème, une thématique, un sujet qui perturbe, fascine ou tarabuste. L'effet que ça fait de se coltiner une réflexion commune, de découvrir les mots d'autrui, de peser vraiment un problème : c'est ça qu'on va chercher à vivre aujourd'hui. Bien sûr, ce que je vous dis là est encore de la théorie : nous verrons ce qu'il en est ensemble et il se peut que cela échoue. L'heure n'est pas toujours à la philosophie – et je ne force jamais personne à s'exprimer s'il ne le souhaite pas, de merveilleuses choses se font dans le silence. Tout de même, je vous propose de commencer et d'aborder maintenant l'étrange thématique du jour : soigner les morts pour guérir les vivants.

Une très brève explication s'impose car cette expression n'est pas de moi : « Soigner les morts pour guérir les vivants », c'est le très joli titre qu'a choisi la psychologue clinicienne française, Magali Molinié, pour son livre sur la possibilité d'établir un rapport vivant et positif aux morts. Alors certes, Magali Molinié n'est pas philosophe de formation : mais cela ne veut pas dire que son propos n'intéresse pas la philosophie. D'où je viens – l'Université de Liège – on croit que « la philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne et (...) pour qui toute bonne matière doit être étrangère » (G. Canguilhem). Il faut se réjouir que la philosophie ne tourne pas en vase clos et se nourrisse de tout – peut-être est-ce là la source de l'ennuyeuse réputation du philosophe qui « a toujours son mot à dire », mais gageons que ce mot soit stimulant ! Un atelier philosophique sur la mort, c'est particulièrement propice à l'interdisciplinarité : la mort

¹ Formule : atelier philo pratique en semaine, de 14h à 16h30. Ateliers sur le bonheur de 2h (+30min de pause et goûter compris), pour un public de pensionnés.

touche bien sûr à la philosophie (au sens de la vie, à la finitude, à la perte), mais elle mobilise évidemment la psychologie (comment vivre le moins mal possible la mort, la mortalité, comment « faire son deuil »), mais on peut aussi aller voir du côté des religions (que deviennent les morts, faut-il craindre la mort, etc.) ou de l'anthropologie (comment l'humanité gère-t-elle ses morts, quels rites funéraires a-t-elle mis en place au fil des siècles). Il y aura un peu de tout cela aujourd'hui, mais c'est bel et bien la philosophie qui nous servira de point de vue et de rebond pour traverser ce vaste sujet qu'est la mort et ses défunts. Vous l'avez certainement pressenti en lisant le descriptif de l'atelier d'aujourd'hui : c'est moins *la mort* comme événement qui nous intéresse aujourd'hui que *les morts* et le rapport que l'on peut entretenir avec eux. Contrairement à une longue tradition philosophique, il ne sera donc pas tant question d'apprendre ensemble à penser la finitude de notre propre existence et les moyens de vivre avec notre mortalité. Il s'agira plutôt de voir ensemble comment notre rapport *aux morts* peut impacter – positivement ou non – notre vie de vivant. Il sera donc moins question d'échapper à la mort et aux craintes qu'elle génère que d'interroger ce que deviennent les morts aux yeux des vivants, ce que peuvent être ces « fantômes » ou ces spectres qui nous traversent, nous hantent et nous accompagnent parfois dans nos vies de vivants. Magali Molinié l'a bien dit dans son titre, il y a des manières de soigner les morts pour guérir les vivants, Vinciane Despret, autre référence importante pour cet atelier, l'a dit en d'autres mots : « les morts peuvent aider les vivants à transformer le monde ». Lançons-nous sans plus attendre :

Selon vous :

- 1) Que signifie « **faire son deuil** » aujourd'hui ?
- 2) Quelle est la place / le **statut du fantôme** dans notre société contemporaine ?

II. HISTOIRE D'UN « DÉSENCHANTEMENT »

Nous reprendrons dans les minutes qui viennent des éléments de vos réponses. Retenons pour l'heure que, depuis la Modernité tout au moins, le fantôme n'a pas bonne presse aux yeux de la raison. Les sciences, pendant très longtemps, ont œuvré à les faire disparaître : la science, entend-t-on encore parfois, désenchante le monde. Elle apporte la lumière pour chasser les obscurités, les superstitions, les erreurs. Si les morts trouvaient aisément des moyens et de lieux pour s'exprimer durant **l'Antiquité** – avec ses oracles et ses devins – et le **Moyen-âge** – où les apparitions saintes ou démoniques sont communes et où le Purgatoire regorge d'âmes en attente de traitement –, la **Modernité** est beaucoup plus frileuse à l'idée d'accorder une forme de crédit ou de place aux spectres. C'est à la fin du Moyen-âge, c'est-à-dire à la fin du 15^{ème} et au début du 16^{ème} siècle qu'aurait commencé une véritable vague de désenchantement, nous dit **Max Weber** en 1904. La réforme protestante menée par Martin Luther n'y est pas pour rien : il faut faire tomber le système des indulgences et rejeter l'idée même de Purgatoire (ensemble, indulgence et Purgatoire étaient devenus au Moyen-âge un commerce lucratif pour l'Église catholique dont les caisses se gonflaient de l'argent et du dévouement des fidèles qui voulaient racheter leur péché, assurer le salut de leurs défunts ou raccourcir le temps qu'ils passeraient au Purgatoire). Pour Max Weber, qui écrit sur ce fameux désenchantement qui ouvre la Modernité : le seul fantôme qui trouve encore de quoi prospérer est celui du capitalisme naissant – d'où le titre de l'ouvrage *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. En valorisant le sens du travail, de l'épargne et de la méritocratie, l'éthique du protestantisme coïncide parfaitement l'esprit naissant du capitalisme. Au fil du temps, on le sait, les motivations religieuses se sont épuisées au profit des motivations exclusivement capitaliste et la sobriété du mode de vie protestant a laissé place au capitalisme que nous connaissons aujourd'hui et qui, de bien des manières, nous hantent en effet.

Mais revenons au désenchantement observé par Weber : le Purgatoire ferme ses portes, l'Église catholique bat en retraite, la raison s'impose et la croyance aux fantômes, aux revenants ou à une quelconque activité des morts s'apparente doucement à ce que **Edward Tylor** nomme, dès 1871, « les mentalités primitives » (*Primitive Culture*). Les sociétés animistes, en particulier, sont dites primitives : dans un schéma évolutionniste dont on connaît aujourd'hui les ravages, on peut dire que Tylor ne les considère pas comme moins rationnelles, mais elles seraient tout de même « en retard » (pour le dire très schématiquement) par rapport aux sociétés plus avancées qui, elles, se seraient déjà défaites de ces superstitions que sont les fantômes, les esprits et autres revenants de la mort.

Si l'on en croit **Bruno Latour** (1991), la Modernité est précisément cette époque férue d'oppositions binaires : la nature et la culture, la science et la pensée magique, le corps et l'esprit, la raison et la passion, le vrai et le faux, les morts et les vivants. Les brebis se voulaient désormais bien gardées : durant la Modernité, on ne confond pas tout. L'expression

philosophique préférée de Descartes, maître de la Modernité, en dit long : il faut privilégier la pensée claire et distincte, lutter contre la confusion. Un mort, c'est un mort ; un vivant, c'est un vivant.

Au 18^{ème} siècle, siècle des... Lumières, il va sans dire qu'on lutte contre l'obscurité des croyances fantomatiques résisteraient encore. Voyez pour seule preuve l'article « Fantôme » de la très fameuse **Encyclopédie de Diderot et d'Alembert** :

« *FANTOME, s. m. (*Gramm.*) Nous donnons le nom de *fantôme* à toutes les images qui nous font imaginer hors de nous des êtres corporels qui n'y sont point. (...). On a appliqué le mot de *fantôme* à toutes les idées fausses qui nous impriment de la frayeur, du respect, &c. qui nous tourmentent, & qui font le malheur de notre vie : c'est la mauvaise éducation qui produit ces *fantômes*, c'est l'expérience & la philosophie qui les dissipent »².

Au 19^{ème} et 20^{ème} siècle se passent encore bien des choses dont nous ne retiendrons ici qu'une seule : **Sigmund Freud** et la fameuse « théorie du deuil » de *Deuil et mélancolie* (1917). Le deuil s'apparenterait à un travail, dont le but est d'éviter l'état pathologique de la mélancolie. Il s'agirait d'apprendre à se détacher du mort en intégrant en soi, c'est-à-dire en faisant siennes certaines parties du mort, et en se délestant de tout le reste. Pour le dire dans des termes plus proches de ceux de Freud : un travail de deuil réussi consiste à détacher la libido associée à l'objet perdu pour la rendre disponible à de nouveaux investissements libidinaux. Ce qui est intéressant avec le travail freudien du deuil, c'est que la psychanalyse est consciente qu'il y a des fantômes, que l'individu peut être hanté, que le deuil peut échouer, et que cette hantise mérite l'attention et le soin. Mais l'ambition de la psychanalyse, même si elle reconnaît l'existence des fantômes et leur puissance sur les vivants, n'en est pas moins d'exorciser les fantômes, de mettre un terme à la hantise – qui demeure connotée négativement. Et aujourd'hui, où en sommes-nous ?

III. LE RETOUR DES FANTÔMES ?

A) Aperçu général

Il faudra attendre encore un petit peu pour qu'une série de penseurs osent s'ouvrir à la hantise, au nom de la santé et au nom de la raison ! Je peux en citer quelques-uns rapidement pour vous montrer la profusion de ces recherches et l'authentique retour au spectre qui nous y propose aujourd'hui. Nous pourrions revenir sur certaines idées si cela s'avère opportun pour nos échanges mais sentons déjà l'effervescence scientifique que génère le fantôme :

- ◆ 1920-30 : l'historien de l'art, Aby **Warburg** (étudié aujourd'hui par George Didi-Huberman) conçoit **l'histoire de l'art comme une « histoire de fantôme pour grandes personnes »** (idée que l'on retrouvait déjà au 19^e chez Jules Michelet qui voit en **l'historien un médium** capable de faire parler les morts pour en écrire l'histoire).
- ◆ 1955 : Geoffrey **Gorer**, anthropologue anglais posant explicitement le **déni contemporain de la mort** (*The Pornography of death*, 1955) et enjoignant d'autres chercheurs à s'y pencher.
- ◆ 1991 : l'anthropologue français Bruno **Latour** publie *Nous n'avons jamais été Modernes* (1991) et affirme qu'**il n'y a rien à réenchanter**, ceux qu'il appelle les « hybrides » ont toujours été là pour perturber les catégories binaires, le fantôme est un de ces hybrides, ni mort ni vivant.
- ◆ 1993 : le philosophe français Jacques **Derrida** fonde le **concept d'hantologie** (*Spectres de Marx*) pour en appeler à une logique plus large, moins binaire, plus inclusive quelle celle de l'ontologie classique. Il encourage à embrasser l'ambiguïté, l'ambivalence dont nous sommes entourés de partout.
- ◆ 1997 : Avery **Gordon**, *Ghostly Matters (Matières spectrales)* qui enjoint à accueillir le fantôme, outil épistémique et critique, véritable **force sociale exigeant réparation**.

² https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Encyclop%C3%A9die/1re_%C3%A9dition/FANTOME (consulté le 4/10/26).

- ◇ 2006 : Magali **Molinié** publie *Soigner les morts pour guérir les vivants*. Un livre écrit depuis sa posture de psychologue clinicienne qui lui a valu d'entendre de nombreux témoignages de **l'inventivité dont font en vérité preuve nos contemporains vis-à-vis de leurs morts**. L'objet de son travail est d'« investiguer finement les relations parfois très investies qu'entretiennent certains Français avec leurs défunts, ceci sans négliger le rôle que jouent les seconds dans l'histoire » (p. 136).
- ◇ 2014 : Dans *Spectres de ma vie*, le philosophe britannique Mark **Fisher** étudie l'hantologie dans la culture populaire et en fait une grille d'analyse pour comprendre la nostalgie et la dépression aujourd'hui.
- ◇ 2015 et 2023 : Inspirée par Molinié, Vinciane **Despret**, philosophe liégeoise, publie *Au bonheur des morts* (2015) et *Les morts à l'œuvre* (2023). Ensemble, elles remettent au cause les stéréotypes du travail de deuil et du paradigme de la « croyance aux fantômes ». Pour elles, il s'agit d'**apprendre à vivre avec les morts puisque, qu'on y croit ou non, ils nous font faire des tas de choses**.
- ◇ 2021 et 2024 : l'anthropologue des fantômes Grégory **Delaplace** publie respectivement *Les intelligences particulières* et *La voix des fantômes* sur les maisons hantées puis sur la manière dont des rituels funéraires peuvent échouer (et générer des fantômes plutôt que des ancêtres). Comme Molinié et Despret, il souligne la **pauvreté de nos rapports aux morts par rapport aux autres cultures et époques**.

Quelques citations en prime :

« Ce qui se passe entre les deux, et **entre tous les “deux” qu'on voudra**, comme entre vie et mort, cela ne peut que *s'entretenir* de quelque **fantôme** »³.

« Les fantômes, surtout, **court-circuitent les grands partages** »⁴.

« La logique de la hantise [est] **plus ample et plus puissante qu'une ontologie** ou qu'une pensée de l'être »⁵.

Elle « suppose **l'abandon de la pensée critique, (...) [et la perte] de cette éblouissante maîtrise** qui avait fait de nous des modernes et fiers de l'être »⁶.

Cette approche hantologique de la mort et des morts est une **réponse nécessaire** pour prendre à bras le corps « tous les êtres invisibles (...) que le paradigme moderniste ne pouvait aborder que comme représentations ou croyances »⁷.

³ J. DERRIDA, *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Seuil, 2024 [1993], p. 11.

⁴ G. DELAPLACE, *La voix des fantômes. Quand débordent les morts*, Paris, Seuil, 2024, p. 12.

⁵ J. DERRIDA, *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Seuil, 2024 [1993], p. 31.

⁶ M. MOLINIÉ, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, pp. 148-49.

⁷ *Id.*

B) Discussion autour de trois formes de hantise

J'ai planifié de nous faire voyager au cœur de trois sortes de hantise particulières : être hanté par son enfance, par des secrets de famille et par un.e défunt.e proche. Sans doute y en aurait-il d'autres – nous pouvons en parler !

A. Être hanté par son enfance

⇒ C'est quoi pour vous, être hanté par son enfance ?
(temps de réflexion solitaire puis échanges).

Pistes à destination de l'animateur pour animer les échanges :

- Souvenir involontaire – l'expérience de la madeleine de Proust.
- Les « adultes-enfants ».
- J'ai l'impression de « redevenir enfant » (par l'art, par le contact des plus jeunes, etc.).
- Renouer avec son enfant intérieur (Carl Jung, archétype)
- Rituels funéraires – rituels éducatifs (comparaison proposée par G. Delaplace dans *La voix des fantômes* : les morts sont comme les enfants, des individus qui doivent être placés pour que la société tourne correctement ; les ancêtres sont des morts bien placés par des rituels funéraires réussis, les adultes sont des enfants bien placés par des rituels éducatifs réussis ; mais il y a des morts qui débordent, ce sont des fantômes ou... comme le dit Péju... des enfantômes).

Suggestion de lecture et citation de Pierre Péju, *Enfance obscure* :

« Vient un moment où il faut se défaire de l'enfance. Moment non voulu, parfois inaperçu. Un être de chair se détache de nous. Nous ne savons pas ce qu'il va devenir. Nous ne pouvons désormais plus rien pour lui. Adieu ! Il est seul désormais et nous voilà bien seul aussi, mais il s'agit de deux solitudes différentes. Celui qui part, celui qui reste. Un jour, alors que la vie nous emporte, alors que tout ce que l'on fait, clame ou proclame est orienté vers la suite, voilà qu'à l'instant le plus inattendu on songe à sa propre enfance comme à un effondrement du temps, un trou derrière soi, un vieux film dont les scènes saccadées passent et repassent dans le plus grand désordre. Ni regrets ni nostalgie, mais une faille invisible qu'on va devoir emporter partout avec soi. On ignore encore que l'enfantôme fera plus tard d'imprévisibles apparitions. **Vraiment parti et pourtant toujours là. Dans nos muscles, notre chair. Pris dans nos nerfs** »⁸.

« L'Enfant[ôme] revient de la mort : il nous met en communication avec un monde des morts »⁹.

Suggestion de lecture pour les adolescents et jeunes adultes amateurs de romans graphiques : Jim Bishop, *L'enfantôme* (2025) sur le devenir-adulte. Voir également mes recherches doctorales sur la mort de l'enfance et l'adulte fêlé.

B. Être hanté par des secrets de famille

⇒ C'est quoi pour vous, être hanté par un secret de famille ?
(temps de réflexion solitaire puis échanges).

Pistes à destination de l'animateur pour animer les échanges :

- Traumatisme transgénérationnel.
- Retour des « mauvais morts familiaux, fauteurs de maladie »¹⁰ (Molinié, p. 57).
- Bible (*Nombres* 14:18) : « L'Eternel est lent à la colère et riche en bonté, il pardonne l'iniquité et la rébellion ; mais il ne tient point le coupable pour innocent, et **il punit l'iniquité des pères sur les enfants** jusqu'à la troisième et la quatrième génération »¹¹.
- Exemple de Søren Kierkegaard.

⁸ P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011, p. 379.

⁹ *Ibid.*, p. 69.

¹⁰ M. MOLINIÉ, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 57.

¹¹ On retrouve cette idée dans le film *Le Comte de Monte-Cristo* (2024) : « Les fils paieront pour les crimes de leurs pères ».

Citations complémentaires :

« Abraham et Torok se sont intéressés à la communication transgénérationnelle, et plus particulièrement à la manière dont la vie des descendants est affectée — même, et surtout, s'ils ignorent tout de leurs causes lointaines. Ce qu'ils nomment *fantôme* est la présence d'un ancêtre défunt au sein du Moi vivant, s'acharnant à empêcher que ses secrets traumatiques — et généralement honteux — ne soient mis au jour. (...) Dans cette perspective, les fantômes ne sont pas des esprits de défunts, mais des *failles laissées en nous par les secrets d'autrui* »¹².

Cela concerne « tous les mots qui n'auront pu être dits, toutes les scènes qui n'auront pu être remémorées, toutes les larmes qui n'auront pu être versées »¹³.

« Le fantôme est le travail dans l'inconscient du secret inavouable d'un autre (inceste, crime, bâtardise, etc.) Sa loi est l'obligation de nescience. Sa manifestation, la hantise, est le retour du fantôme dans des paroles et actes bizarres, dans des symptômes (phobiques, obsessionnels...), etc. (...). On vit alors un affect particulier que Freud a décrit comme une *inquiétante étrangeté* »¹⁴.

Attention : ces fantômes ont une spécificité aux yeux d'Abraham et Torok, ils sont foncièrement mauvais et doivent être exorcisés – Derrida, proche des deux auteurs, introduira la possibilité d'une hantise salutaire et utile, idées que reprendront largement les auteurs ici mobilisés. Pour leur part, les secrets des fantômes décrits par Abraham et Torok « *peuvent et doivent* être mis en mots afin que le fantôme et ses effets délétères sur les vivants puissent être exorcisés (...). Pour [eux], le fantôme et ses secrets doivent être mis au jour afin de pouvoir être dissipés. [Alors que] pour Derrida, et ceux que son œuvre a marqués [dont Despret et Molinié], l'injonction éthique du spectre exige au contraire de ne pas le réduire prématurément à un objet de connaissance »¹⁵ ni d'exorcisme.

On peut alors **schématiser de la manière suivante les différents rapports au deuil** :

Freud Deuil réussi	Abraham et Torok Deuil pathologique	Derrida Le deuil est impossible
Double mouvement : assimiler la mort de l'autre (intégrer) + se détacher du mort (lâcher-prise).	Emprise de l'autre (mort) sur le « moi » (vivant) : crypte.	Ni intégrer l'autre, ni disparaître soi-même.
Le moi (vivant) « phagocyte » ce qu'il peut du mort pour le faire sien ; il rejette le reste dans l'oubli.	Le « moi » vivant disparaît car le défunt prend toute la place en lui.	Accueillir les voix spectrales en soi.
→ Évacuation de toute altérité (par assimilation ou rejet)	→ Extrême attachement du vivant au mort faisant qu'il renonce à son propre « moi ».	→ Co-exister avec le spectre : on accueille le mort <i>en soi</i> tout en <i>préservant son altérité</i>
→ Infidélité salvatrice	→ Fidélité pathologique	→ Fidélité infidèle. Il faut « faire son deuil du deuil » traditionnel.
Perspective ontologique		Perspective hantologique

¹² C. DAVIS, *Haunted Subjects. Deconstruction, Psychoanalysis and The Return of the Dead*, NY, Palgrave MacMillan, 2007, p. 9.

¹³ N. ABRAHAM et M. TOROK, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier Flammarion, 1978, p. 266.

¹⁴ C. NACHIN, (2001). Unité duelle, cryptes et fantômes in J. ROUCHY, *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*, Paris, Érès, 2001, pp. 39-51. En ligne : <https://doi.org/10.3917/eres.rouch.2001.01.0039>.

¹⁵ C. DAVIS, *Haunted Subjects. Deconstruction, Psychoanalysis and The Return of the Dead*, New-York, Palgrave MacMillan, 2007 (trad. personnelle), p. 13.

On trouve sous la plume d'**Antoine Wauters**, écrivain theutois, une jolie illustration de cette forme de hantise. Son roman, *Haute-folie*, dit ceci :

« Qu'importe si celui qui s'apprête à briser le silence, si celui qui parle après que toute sa lignée s'est tue, si celui-là est pris pour un menteur ou pour un fou. À ce moment de mon histoire, moi, je ne pouvais plus faire autrement. Les trous d'ombre qui avaient digéré ma mémoire, je devais y plonger. Impossible de dire comment ça s'est passé. Ce qui a fait que je suis finalement retourné là-bas, dans ce pays que j'avais perdu de vue et que ma mémoire même avait englouti. Il a fallu que ma mère s'en aille, qu'elle parte, que sa bouche se ferme à jamais pour que, par un étrange jeu d'inversion, ce qu'elle avait décidé de taire durant sa vie se donne à entendre, comme un appel lointain. Impossible de dire comment j'ai reçu cet appel. Peut-être que c'était en moi depuis toujours. Peut-être que ce qu'on croit avoir perdu continue de vivre en nous, comme dans une petite chambre à cheval entre mémoire et oubli, ou plus exactement, une petite chambre de mémoire en plein cœur de l'oubli. Je le crois. Je crois que certains êtres ne nous quittent pas, même quand ils meurent. Ils disparaissent, or, ils sont là. Ils n'existent plus, or ils rôdent, parlant à travers nous, riant, rêvant nos rêves. De même, quand on pense les avoir oubliés, certains lieux ne nous quittent pas. Ils nous habitent, nous hantent, au point que je ne suis pas loin de croire que ce sont eux qui écrivent nos vies. La Haute-Folie est un de ces lieux. Toute notre histoire tient dans son nom »¹⁶.

« L'histoire d'une famille est l'histoire de motifs qui reviennent au fil des âges, à l'identique ou presque, même failles, mêmes pertes, mêmes amours, mêmes stupeurs. On ne fait que repasser par les mêmes points. Tout a lieu dans des corps différents mais l'histoire se rejoue, c'est la même. Le passé est une chose longue et lente à guérir. On le croit derrière nous alors qu'il est devant, qu'il nous mène et nous guide. C'est un cercle, une boucle. J'ai mis longtemps avant de comprendre que certains de mes choix n'avaient pas été des choix mais des nécessités »¹⁷.

C. Être hanté par un.e défunt.e proche

⇒ C'est quoi pour vous, être hanté par un.e défunt.e proche ?
(temps de réflexion solitaire puis échanges).

Pistes à destination de l'animateur pour animer les échanges :

- Il n'y a pas que de mauvaises hantises, toutes ne doivent pas forcément être éradiquées, exorcisées.
- Il y a dans la hantise l'occasion de « soigner les morts pour guérir les vivants » (Molinié).
- Qu'on y croit ou non, force est de constater que la hantise – dans son sens large – est partout.
- Les fantômes ne sont pas que *passifs*, ils ont une agence (ils font et nous font faire).

Suggestion de lecture et citation : V. DESPRET, *Au bonheur des morts*.

« Si nous ne prenons pas soin d'eux, les morts meurent tout à fait. Mais si nous sommes responsables de la manière dont ils vont persévérer dans l'existence, cela ne signifie en aucune façon que leur existence soit totalement déterminée par nous. La charge de **leur offrir "plus" d'existence nous revient**. Ce "plus" s'entend certes au sens d'un supplément biographique, d'un prolongement de présence, mais surtout dans le sens **d'une autre existence**. Le "plus d'existence", en d'autres termes, est une promotion de l'existence du défunt, elle ne sera ni celle du vivant qu'il était, elle aura d'autres qualités, ni celle du mort muet et inactif, totalement absent, qu'il pourrait devenir faute de soins ou d'attentions. **Il devient autrement, c'est-à-dire sur un autre plan** »¹⁸.

¹⁶ A. WAUTERS, *Haute-Folie*, Paris, Gallimard, 2025, pp. 11-12.

¹⁷ A. WAUTERS, *Haute-Folie*, Paris, Gallimard, 2025, pp. 63-64.

¹⁸ V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017, p. 14.

« Personne ne dit que le mort est réellement là, qu'il a la même existence que nous [les vivants]. **La promotion d'existence se fait sur un autre mode** »¹⁹.

« J'ai été éduquée à expliquer. Ce que je ne veux plus. Par contre, **comprendre, ça oui**. Prendre avec, prolonger, donner une suite. C'est ça qu'il faut faire avec ces histoires, les comprendre, ordonner une suite. Comprendre, ça devient prendre en charge un problème, essayer de le prolonger pas de l'expliquer »²⁰.

Finalement, tout l'intérêt de l'approche suggérée ici est de pousser à aller voir du côté de ce que les morts – quels qu'ils soient – nous font faire. **Comprendre, reconnaître, voir que toutes sortes de « hantises » sont là, sans forcément vouloir troquer la compréhension pour l'explication :**

« Très nombreuses sont les personnes qui assument de faire encore quelque chose pour leur défunt, soit que ce quelque chose s'adresse à lui, soit qu'il soit fait en son nom, à sa place. Roland Barthes, dans son *Journal de deuil* raconte qu'il continue à accomplir les gestes de sa mère »²¹.

« Il arrive que des morts puissent ainsi reprendre du service et connaissent des carrières post-mortem fécondes qui enrichissent la vie des vivants »²².

Est-ce que ça vous évoque quelque chose ?

➔ **Temps de partage d'expériences ou d'anecdotes** sur l'agence des morts sur les vivants (c'est-à-dire tout ce qu'ils nous font faire – de commun ou de fou !).

Exemples mobilisables par l'animateur : Roland Barthes (*Journal de Deuil*, 1977-1979, sur le décès de sa mère).

- 2 novembre 1977 : « L'étonnant dans ces notes, c'est un sujet dévasté en proie à la *présence d'esprit* »²³.
- 6 mars 1978 : « **Mon manteau est si triste que l'écharpe noire ou grise que je mettais toujours, il me semble que mam. ne l'aurait pas supportée et j'entends sa voix me disant de mettre un peu de couleur. Pour la première fois, donc, je prends une écharpe de couleur (écossaise)** »²⁴.
- 13 juin 1978 : « Non pas supprimer le deuil (le chagrin) (idée stupide du temps qui abolira) mais le changer, le transformer, le faire passer d'un état statique (stase, engorgement, récurrences répétitives de l'identique) à un état fluide »²⁵.
- 13 juillet 1978 : « Deuil. (...). Je vis les hirondelles voler dans le soir d'été. Je me dis – pensant avec déchirement à mam. – quelle barbarie de ne pas croire aux âmes – à l'immortalité des âmes ! Quelle imbécile vérité que le matérialisme ! »²⁶.
- 18 août 1978 : « **Continuer à parler avec mam. (la parole partagée étant la présence) ne se fait pas en discours intérieur (je n'ai jamais parlé avec elle), mais en mode de vie : j'essaie de continuer à vivre quotidiennement selon ses valeurs : retrouver un peu la nourriture qu'elle faisait en la faisant moi-même, maintenir son ordre ménager, cette alliance de l'éthique et de l'esthétique qui fait sa manière incomparable de vivre, de faire le quotidien** »²⁷.

C) Enjeux de telles réflexions :

Ne pas être tenté d'expliquer, de trancher, c'est précisément ce que font toutes celles et ceux qui témoignent auprès de Vinciane Despret ou de Magali Molinié. Ils entretiennent ce que la première appelle un « **régime de l'équivoque** », délicieux de subtilité et de possibilité : saurez-vous le repérer ?

¹⁹ V. DESPRET, « De quelques brèches dans l'opposition de l'être et du non-être », Conférence Opéra Mundi, 01/04/22. En ligne : <https://podcast.ausha.co/conferences-opera-mundi/de-quelques-breches-dans-l-opposition-de-l-etre-et-du-non-etre-vinciane-despret-philosophe-habiter-le-vivant-la> (consulté le 02/02/26).

²⁰ *Id.*

²¹ V. DESPRET, « Ne pas oublier les morts », in *Rhizome* 64 (2017), pp. 18-19.

²² V. DESPRET, « Les morts utiles », dans *Terrain* 62 (2014), p. 1.

²³ R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, p. 40.

²⁴ R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, p. 109.

²⁵ R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, p. 154.

²⁶ R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, p. 171.

²⁷ R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009, p. 202

Extrait (factice compilant des témoignages réels recueillis par Molinié et Despret) à analyser pour déceler les expressions du régime de l'équivoque :

« C'est étrange comme mon père, une fois décédé, m'a semblé plus vivant que jamais. C'était comme s'il était constamment avec moi, comme s'il me laissait des signes, des messages. Peut-être que c'est dans ma tête, peut-être que c'est le contre-coup du deuil, mais je persiste à croire que, en un sens, il est toujours là. Évidemment, je sais bien qu'il n'est plus vivant comme avant, mais quand même : je pense qu'il est encore là, d'une certaine manière. Je continue à faire des choses pour lui, comme lui et presque avec lui ».

Les indices du régime de l'équivoque sont les suivants :

- Utilisation de la « **voie moyenne** » (expression de Bruno Latour, aussi appelée « voie du perplexe » par Despret, cf. faire-faire, ni passif ni actif ou les deux à la fois) ;
- Techniques qui maintiennent la **polyphonie des voix** : proposition de pluralité narrative, « c'est peut-être X ou bien c'est Y ou Z, etc. » (ex. fins du *Tour d'écrou* ou de *Inception* qui préservent l'indétermination, l'ouverture) ;
- Utilisation du « **comme si** » (affirme et met en doute à la fois ; « coexistence de deux ontologies »²⁸) ;
- « **Je sais bien mais quand même** » (Mannoni) ;
- **Multiplication et registre de la conjonction** (« et.. et.. et.. peut-être... peut-être... ») ;
- Etc.

⇒ Pour expliquer ce registre narratif (qui veut comprendre et non trancher), Vinciane Despret renvoie au poète anglais **John Keats** qui parlait de « **negative capability** » : une « capacité négative », celle « d'être en paix avec l'ambiguïté, de rester avec la difficulté des contradictions et du non-savoir, d'accueillir la pluralité des versions »²⁹. Ou, pour le dire encore autrement, c'est le « fait d'accueillir de multiples perspectives autour d'un même événement »³⁰, sans vouloir forcément trancher, classer, ranger dans des cases trop bien ordonnées. Sous la plume de l'anthropologue américaine, **Tanya Luhrmann**, c'est aussi fait preuve d'une certaine « **porosité de l'esprit** »³¹ : un art de faire attention, de cultiver des sentirs, de rompre avec les distinctions acquises et de faire preuve d'hospitalité spectre.

On reconnaît ici une **dimension éthique, collective et politique** très importante et qu'il serait dommageable d'oublier. Cette dimension politique de la hantise, la sociologue Avery Gordon l'avait déjà perçue dans la figure du fantôme en 1997. Les fantômes comptent – *Ghostly Matters* – et nous enjoignent à faire des choses – *a something-to-be-done* – **au nom de la justice, de la mémoire et de l'hospitalité**. De la même manière, *comprendre* la hantise – plutôt que s'évertuer à l'expliquer –, c'est mener une **lutte contre les dispositifs d'invisibilisation, de ségrégation et d'oubli** qui menacent sans cesse nos manières de vivre et de considérer le monde.

Chez **Despret et Molinié**, nous l'avons vu, cela passe par une vive **critique du travail du deuil** tel qu'on le retient le plus souvent – non sans caricature – de la psychanalyse :

« La théorie du deuil affaiblit nos puissances de métamorphose, celles des morts et celles de vivants. (...) C'est presque une entreprise de nettoyage, de débarras – et cela fait du mort un non-existant »³².

²⁸ V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017, p. 204.

²⁹ V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017, p. 108.

³⁰ V. DESPRET, « Les morts font de nous des fabricateurs de récits » in D. DEBAISE & I. STENGERS (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Presses du réel, 2015.

³¹ V. DESPRET, « Les morts font de nous des fabricateurs de récits » in D. DEBAISE & I. STENGERS (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Presses du réel, 2015.

³² G. DUBEY, FL. GAUDEZ et S. POIROT-DELPECH, « Entretien avec Vinciane Despret autour de son livre *Au bonheur des morts* », in *Revenances* 34 (2016), pp. 109-130. En ligne : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.2478> (consulté le 02/02/26).

On peut aisément **illustrer cela en chanson**, si on accepte de voir s'affronter la perception classique et désenchantée du travail du deuil chez Francis Cabrel et la perception plus hantologique du deuil chez Ben Mazué (perception représentée par Molinié, Despret et la plupart des auteurs ici mobilisés).

Francis Cabrel, <i>Encore et encore</i>	Ben Mazué, <i>Vivant</i>
« Faudrait que t'arrives à en parler au passé, Faudrait que t'arrives à ne plus penser à ça, Faudrait que tu l'oublies à longueur de journée Dis-toi qu'il est de l'autre côté du pôle Dis-toi surtout qu'il ne reviendra pas ».	« Je pense à toi mille fois par an J'essaie pas d'faire autrement Même s'ils me disent de laisser l'temps Faire ses affaires Et pour te garder vivante J'te raconterai l'ardente épopée De ton équipe d'hier (...) Je n'pallierai pas l'absence C'est tout le bien que je me souhaite De rappeler ton élégance aux gens De faire tout pour que ça reste vivant, vivant ».

C'est tout un dispositif de retraduction qui s'engage, une transformation de nos manières de penser et de juger :

Lecture traditionnelle (ontologie classique)	Traduction hantologique
- C'est fini...	- Comment continuer l'histoire ?
- Faire son deuil, se détacher.	- Instaurer une relation vivante aux morts, composer avec eux.
- Il/elle n'est plus là.	- Il/elle est là autrement, sur un autre mode.
- C'est dans ta tête.	- C'est une « présence » agissante.
- Ça passera, rassure-toi.	- Réjouis-toi que ça ne passe pas, il y a des hantises salutaires.

Vinciane Despret a très bien résumé cela :

« Étrange inversion du vouloir, ne pas lâcher prise, en fait : **donner prise**. C'est tout différent »³³.

Donner-prise, il me semble que c'est exactement ce que fait Ben Mazué dans sa chanson – à l'opposé du personnage de la chanson de Francis Cabrel qui incitait au lâcher-prise. Et cette inversion du vouloir, elle n'a rien de strictement personnel ou intime. C'est bien plus que cela ! C'est un aspect que l'on oublie trop souvent quand on découvre l'hanologie et les travaux mentionnés ici : donner-prise, ça n'est pas juste une manière de mieux vivre un deuil. C'est un dispositif de résistance politique et éthique qui engage notre manière de vivre, de penser le passé, d'accueillir l'inattendu. Les enjeux de ces réflexions touchent bien sûr au bien-être devant la finitude de l'existence, mais il est **aussi question de justice, d'hospitalité, de mémoire**. Citons encore une fois Despret, parlant de son travail :

« Ce sont des dispositifs de *résistance* que je ne suis pas loin d'envisager comme des dispositifs de **résistance politique**, sous la double forme du **refus de domestication des psychés** et de **transgression active des frontières** »³⁴.

« Ces histoires n'enchantent pas le monde, comme on le dit souvent, mais résistent à sa désanimation. Elles ne luttent pas contre l'absence, mais composent avec la présence. Dans leurs formes mêmes, dans la très grande inventivité de leurs formes. Les récits que font faire les morts sont des histoires sans fin, délibérément sans fin, elles peuvent toujours être réouvertes ; reprises. Ce sont des histoires qui

³³ V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017, p. 38.

³⁴ V. DESPRET, « Les morts sont des gens comme les autres », in *Multitudes* 77 (2019/4), p. 179.

accueillent, qui prennent acte, que quelque chose fait penser, ce qui veut dire hésiter et fabuler. **Activement.** Les récits sont des expérimentations. Ce sont les ateliers où se fabrique de l'être »³⁵.

[Facultatif :] Complément d'informations sur la hantise proprement politique analysée par Gordon :

Si on traduit ce geste de « donner-prise » dans l'univers plus explicitement politique et sociologique d'**Avery Gordon** (qui avait donc, dès 1997, perçu la charge politique du fantôme), alors on pourra dire que donner-prise c'est **se rendre sensible au « devoir-faire » qui émerge et surgit dans les situations de hantise**. Citons la pour plus de clarté :

« [Une] grande partie de mes écrits porte (...) **sur le trouble qu'un fantôme (...) crée, et sur le “devoir faire” qui émerge, surgit**, quand *les choses ne sont plus à la place qui leur avait été assignée* quand *les personnes que l'on pensait invisibles se révèlent bruyantes et exigeantes* sans donner l'impression qu'elles vont bientôt partir, quand le présent qui est tranquillement censé se muer en futur *s'enraye*, quand *le présent vacille* »³⁶.

Et ces situations de hantise sont bien plus nombreuses et bien moins individualistes ou personnelles que ce qu'on pense, nous dit Gordon. Pour elle, le fantôme est une figure sociale qui rôde, hante pour se faire voir là où le contexte social l'exclut.

« Le fantôme n'est pas uniquement une personne morte ou manquante, mais également une **figure sociale (...)**. Le fantôme, ou l'apparition, est **la forme par laquelle un élément qui a été perdu ou qui est difficilement visible pour notre œil non entraîné se fait connaître ou se rend apparent, à sa manière bien sûr**. La manière du fantôme est obsédante, et la hantise est une façon particulière d'apprendre ce qu'il s'est passé ou ce qui va se passer »³⁷.

Les fantômes, en ce sens, peuvent être ceux de minorités persécutées (esclavagisme, racisme, misopédie, misogynie, etc.) ou des pans entiers d'histoire appelant la reconnaissance, la mémoire et l'hospitalité (ex. l'esclavagisme comme blessure sociale non-résolue, non-close ; ex. les *desaparecidos* de la dictature d'Argentine comme autant de disparus qui en appellent à être remémorés après les persécutions militaires et le silence qui s'en suivit)

IV. CLOTURE : UNE ULTIME CHASSE AUX FANTÔMES...

Comme vous l'aurez certainement compris, les fantômes dont il est question ici ne sont pas forcément des apparitions hollywoodiennes et burlesques. La hantise s'entend ici en un sens très large et finalement très philosophique. Et s'il est question aujourd'hui d'apprendre à accueillir cette hantise, ce n'est évidemment pas par frivolité ou fantaisie : nous sommes bel et bien entourés de présences d'absence, et celles-ci nous titillent parfois. Pour bien faire entendre à quel point la hantise, en ce sens, est partout – et nous mobilisent de toute part, je vous propose un dernier petit « jeu » : une chasse aux fantômes, une quête de « présences d'absence ». D'ici quelques minutes, je vais vous inviter à trouver et lister – en vous déplaçant dans l'espace ou simplement en réfléchissant – des traces d'une absence. Croyez-moi, l'univers en est criblé et c'est aussi ça l'hospitalité de la hantise, la révélation des fantômes par un certain mode d'attention devant le réel. En guise d'inspiration et d'illustration finale, je vous propose d'écouter une petite vidéo sur l'artiste qui, à mes yeux, est le plus grand chasseur de fantômes que j'ai pu trouver. Il s'agit de l'artiste plasticien français Christian Boltanski, mort en 2021. Gorgé d'hantologie sans se soucier de théoriser à ce sujet, Boltanski était le spécialiste des grandes installations spectrales, un penseur de la mort et, si l'on en croit son propos, un fervent défenseur des « petites mémoires » des défunts (Vidéo INA à diffuser : <https://www.youtube.com/watch?v=zeBpRBSE1zE&t=100s>).

Consignes de fin pour cette ultime chasse aux fantômes :

Nous avons beaucoup parlé des récits et des actions que les morts peuvent faire faire aux vivants. Mais maintenant, à la manière de Boltanski, je vous invite à chercher autour de vous des traces d'une ancienne présence, des présences d'absence, dirions-nous. Un peu comme Cheval dans le *Dîner de cons* qui observe et s'écrie : « il y avait un bibelot... ».

³⁵ V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017, p. 208.

³⁶ A. GORDON, *Matières spectrales. Sociologie des fantômes*, Montreuil, B42, 2024, p. 6.

³⁷ A. GORDON, *Matières spectrales. Sociologie des fantômes*, Montreuil, B42, 2024, p. 24.

C'est ça que nous cherchons, car la hantise est là aussi quand une absence se rend visible, quand un signe du passé insiste. Encore faut-il, nous le disions, parvenir à « donner-prise ».

Exercice final – une ultime chasse aux fantômes : en quête de « présences d'absence ».

Les « présences d'absence » sont partout
– traces d'un passé qui n'est plus –
saurez-vous en trouver ? (y compris dans l'espace et les objets autour de vous).

À vous de donner-prise !

V. BIBLIOGRAPHIE :

- N. ABRAHAM et M. TOROK, *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier Flammarion, 1978, p. 266.
R. BARTHES, *Journal de deuil*, Paris, Seuil, 2009.
J. BISHOP, *L'Enfantôme*, Grenoble, Glénat, 2025.
C. DAVIS, *Haunted Subjects. Deconstruction, Psychoanalysis and The Return of the Dead*, New-York, Palgrave MacMillan, 2007.
J. DERRIDA, *Spectres de Marx. L'État de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Seuil, 2024 [1993].
G. DELAPLACE, *La voix des fantômes. Quand débordent les morts*, Paris, Seuil, 2024.
V. DESPRET, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte, 2017.
V. DESPRET, « Les morts sont des gens comme les autres », in *Multitudes* 77 (2019/4).
V. DESPRET, « Les morts font de nous des fabricateurs de récits » in D. DEBAISE & I. STENGERS (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Presses du réel, 2015.
V. DESPRET, « De quelques brèches dans l'opposition de l'être et du non-être », Conférence Opéra Mundi, 01/04/22.
V. DESPRET, « Ne pas oublier les morts », in *Rhizome* 64 (2017).
V. DESPRET, « Les morts utiles », dans *Terrain* 62 (2014).
G. DIDI-HUBERMAN, *L'Image survivante. Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Editions de Minuit, 2002.
G. DUBEY, FL. GAUDEZ et S. POIROT-DELPECH, « Entretien avec Vinciane Despret autour de son livre *Au bonheur des morts* », in *Revenances* 34 (2016), pp. 109-130. En ligne : <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.2478> (consulté le 02/02/26).
M. FISHER, *Spectres de ma vie*, Genève, Entremonde, 2021.
S. FREUD, *Deuil et mélancolie* [1917], Paris, Payot, 2011.
A. GORDON, *Matières spectrales. Sociologie des fantômes*, Montreuil, B42, 2024.
G. GORER, *Pornography of death* (1955). PDF en ligne.
D. LAPOUJADE, *Les existences moindres*, Paris, Éditions de Minuit, 2017.
B. LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique* [1991], Paris, La Découverte, 1997.
M. MOLINIÉ, *Soigner les morts pour guérir les vivants*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 57.
C. NACHIN, (2001). Unité duelle, cryptes et fantômes in J. ROUCHY, *La psychanalyse avec Nicolas Abraham et Maria Torok*, Paris, Érès, 2001, pp. 39-51. En ligne : <https://doi.org/10.3917/eres.rouch.2001.01.0039>.
P. PÉJU, *Enfance obscure*, Paris, Gallimard, 2011.
E. TYLOR, *La Culture primitive*, tome 1 et 2, Auxerre, SHS Éditions, 2024.
A. WAUTERS, *Haute-Folie*, Paris, Gallimard, 2025.
M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Pocket, 1989.